

GINEVRA BOMPIANI

Pomme



LIANA LEVI

Ginevra Bompiani

Pomme Z

2005-2016

*Traduit de l'italien par
Jean-Paul Manganaro*



Liana Levi

Titre original: *Mela zeta*

© 2016 Ginevra Bompiani

© 2017, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

ISBN: 978-2-86746-929-9

www.lianalevi.fr

0

La vague

Il paraît qu'au moment où la grande vague qui a dévasté une partie de la planète avançait tel un géant vers le rivage, les gens ne pouvaient rien faire d'autre que regarder immobiles et stupéfaits, perdant des minutes précieuses pour la fuite.

Cela ne me semble pas étrange. Si quelqu'un dans la chambre à côté, quelqu'un que je connais, entre à l'improviste, je sursaute. Alors que si une silhouette venue du néant, inconnue, impensée se matérialisait sur le mur, je resterais à regarder bouche bée.

C'est ce qui arrive avec les grandes vagues qui viennent dévaster notre vie, la changer, de continent en île, d'île en péninsule, de péninsule en désert.

Et quand la vague est désormais à quelques mètres du rivage et qu'il n'y a plus de fuite possible, tu ne peux pas, comme sur le clavier, taper pomme Z et revenir en arrière, un instant plus tôt, quand la vague était encore lointaine et que tu pouvais fuir ou te mettre à l'abri et lancer l'alarme.

D'autre part, si c'était possible, si au lieu de la vie il n'y avait que ce clavier (comme cela arrive parfois, certains jours), et si tu pouvais vraiment, en tapant

pomme Z, revenir un pas en arrière, où t'arrêteras-tu? Peut-être pas au moment où tu as levé les yeux et où tu l'as vue avancer démesurée, menaçante, nouveauté sans remède, peut-être pas à ce moment où la fuite était encore possible, mais incertaine, peut-être taperais-tu à nouveau les touches et reviendrais-tu à cet autre moment de la matinée où tu devais décider entre aller à la plage ou te promener sur les collines (il y a quelques petits nuages, mais par ailleurs le ciel est entièrement bleu et les nuages ne sont qu'une frange éparpillée...). Tu ne t'arrêteras pas à ce moment dangereux, où tout devait encore être décidé, mais où la mauvaise décision pesait avec l'insistance des démons pervers, non, encore un pas en arrière est plus sûr, tu reviens à cette nuit pleine de rêves imprévoyants, ou au soir précédent, à la mélancolie du soir, sans raison, à ton regard sur les autres, sans amour, sans pourquoi...

Ou peut-être ne t'arrêteras-tu jamais, parce que cette vague aura été soudaine, que sans doute mille circonstances, mille erreurs ne se seront pas liguées pour la gonfler, la fabriquer, la soulever au-dessus de ce rivage, mais se sont certainement liguées pour te fabriquer toi, pour te placer sur cette plage avec ce regard stupide, impuissant. Et tu déferais certainement un à un tous les moments conspirateurs de ta vie, en les voyant à chaque pas en arrière pour ce qu'ils ont été, un pas étourdi, malheureux, vers la plage. Et tu continuerais à taper sur la touche salvatrice, en reconnaissant un destin là où, toute ta vie durant, tu n'as vu qu'une avancée hâtive et distraite depuis le premier vide qui s'est créé en toi, quand tu t'es détaché et que tu as commencé à vagir.

Mais ne sommes-nous pas tous ainsi? Ne voudrions-nous pas tous revenir en deçà du point de non-retour, même si nous ne savons pas lequel.

La piste

Cela s'est passé il y a plusieurs années. Alors non plus je n'étais pas jeune, mais plus jeune qu'à présent, de toute façon. On ne parle pas assez du passage de la maturité à la vieillesse, bien plus difficile que l'autre, de l'enfance à la jeunesse. Je me suis mise alors à voyager. Une inquiétude m'est venue, l'inquiétude du passage, je suppose.

J'ai mis une annonce dans le journal. Je cherchais une camionnette, un chauffeur, des vivres, pour les acheminer vers des populations de réfugiés, échappées d'un carnage alors en cours, que l'Europe ne voulait pas regarder. Un sacré culot.

Et pourtant, à huit heures le matin du jour où parut cette annonce, je fus réveillée par le premier coup de téléphone. C'était un garçon, il voulait servir de chauffeur. D'autres appelèrent les jours suivants. D'autres se proposèrent pour organiser la collecte des vivres. C'était le mois d'août, sous ce store devant le grand magasin où les provisions étaient collectées il faisait une chaleur infernale. Heure après heure, les boîtes s'amoncelaient. Les clients, en entrant, lisaient la pancarte avec les requêtes, certains en prenaient note, puis, à la sortie, laissaient tomber sur la table

quelques paquets de pâtes (pas de riz, les organisations internationales avaient saturé la demande), des boîtes de thon, des biscuits secs, des couches... et lorgnaient en s'informant de la date de départ du chargement. Moi, entre-temps, je faisais le tri des coups de téléphone, des propositions. J'avais huit chauffeurs, et pas une seule camionnette. Ils étaient prêts à donner leur vie, pas leur voiture.

Puis une voix timide appela, c'était un jeune médecin, il dit qu'ils avaient une coopérative, qu'avec leur camionnette ils emmenaient les fous en balade, mais ils n'en auraient pas besoin pendant une semaine. Il essayait de mesurer les risques. Il avalait sa salive. La camionnette partit quelques heures avant que l'assurance ne mette son veto.

Parmi tous les chauffeurs j'en avais choisi un qui habitait près de chez moi. Je lui donnai rendez-vous dans un bar en bord de mer. Il arriva en retard, il regarda autour de lui, essayant de voir avant d'être vu, d'étudier le client. Moi, j'attendais tranquillement. Il était grand, grisonnant, les cheveux coupés en brosse. Il finit par s'asseoir à côté de moi en me lançant des coups d'œil en biais. «Vous êtes sûre d'y arriver?» demanda-t-il. Nous nous mîmes d'accord pour un matin précis. Nous déjeunerions chez moi, puis nous partirions, le chargement achevé, prendre le bateau.

Pour le chargement, des garçons offrirent leur aide. C'était comme ça alors, ce n'est plus pensable aujourd'hui. Il suffisait de nommer la guerre, les réfugiés, ces lieux-là pour que tous, dociles, se mettent au travail. Tous avaient honte de quelque chose. Sans bien savoir de quoi. Il y a des moments comme ça, des plis

que prend le temps, personne ne sait bien comment, ou pour combien de temps. C'était un de ces moments-là. Et il n'y en a pas tellement.

Le chauffeur arriva, la camionnette attendait dans la cour, nous mangeâmes, un peu nerveux, puis nous partîmes aussitôt. Nous devons embarquer à sept heures. En conduisant vers le port il me dit: «Encore heureux que nous ne transportions pas d'armes!» Au moment même où il prononça ces mots, un bouton de fièvre (ça s'appelle de l'herpès) fleurit sur ma lèvre et m'accompagna pendant tout le voyage. Sur le bateau je réservai deux cabines, tandis que lui, à l'extérieur de la billetterie, téléphonait avec son portable. Une maîtresse? pensai-je. Cette sorte de galerie où s'alignaient les agences était bourrée de pacifistes prêts à dormir sur le pont et d'équipes de la télévision escortant le maire d'une ville qui avançait avec ses trente camions de vivres. Ma camionnette ressemblait à une poussière coincée entre des pachydermes. Le maire donnait des interviews, frais, dégingandé. Je le reverrais le lendemain matin, harassé, affalé sur un muret, en train d'attendre que les contrôles de la première frontière soient terminés, pour lui et pour tout le monde.

Le soir on se retrouvait dans le restaurant du bateau. Une population atypique s'y rassemblait, le peuple extraterritorial des volontaires. Je les voyais pour la première fois, ces nouveaux barbares, envahisseurs.

Il y a dans le monde deux nouveaux peuples migrants, le peuple des réfugiés et le peuple des volontaires. Ils se rencontrent, ils se frottent l'un à l'autre, ils lancent quelques étincelles, ils se séparent. L'un a pour l'autre une attraction invincible. Je cétais

à cette attraction, pour la première fois. J'allais en quête des réfugiés moi aussi, sur le même bateau, avec les paquets, avec les boîtes. J'y allais en profane, en dilettante, comme partout dans ma vie. Le dilettante est celui qui se délecte en faisant ce qu'il fait. Quand il cesse de s'en délecter, il cesse aussi de le faire. On se délecte toujours des débuts. Le chiot des événements, voilà ce qui attire le dilettante. C'est à cette chasse-là qu'il part, inexpérimenté.

La salle à manger du restaurant était à moitié vide. Rares sont, parmi les volontaires, ceux qui ont de quoi se payer une cabine, un repas. Ces voyages dévorent leurs quelques sous. Il y avait la grande table du maire, de ses accompagnateurs et des journalistes. Et quelques autres héros dispersés. Nous partageâmes la table de l'un d'entre eux. Il en était à son quatre-vingt-huitième voyage. Il partait seul, avec sa petite voiture, emmenant chaque fois tout ce qui pouvait y être casé. Il avait été illuminé par son premier voyage vers un pays célèbre pour ses apparitions.

«Je n'étais pas religieux, je le jure. Mais là, il s'est passé quelque chose. Car dans ce pays, la Madone, on la voit tous les jours, elle n'apparaît pas de temps en temps. J'ai vu quelque chose qui marchait sur la crête d'une colline et je l'ai indiqué à un paysan, et lui, il a haussé les épaules. Ils ont tellement l'habitude de la voir ! Là-bas, tout est miracle, à ne pas y croire ! Un jour, j'ai vu le soleil se multiplier en plein de petits cœurs rouges... J'y ai emmené ma femme ! même elle... Nous allions nous séparer et au lieu de ça on s'est remis ensemble ! Et maintenant je voyage... J'en profite parfois pour me faire soigner les dents... » Il en fit danser une, préoccupé.

Nous le laissâmes au café, avec ses miracles kitsch, pour le retrouver le lendemain dans l'interminable file d'attente devant les grilles de la douane.

La préposée aux visas cavale des camions aux bureaux, sans que le dossier avance d'un pas. Les heures passent. Le maire s'effondre. Le miraculé est patient. À l'extérieur des grilles, les colonels de l'armée des volontaires sirotent des boissons fraîches (ce peuple a, lui aussi, ses autorités) : les résidents, ceux qui assurent les liaisons, gèrent les dossiers, distribuent les documents, les permis. Le peuple des volontaires, en deçà de la grille, attend.

Enfin, nous passons. Il est midi. Nous nous asseyons à la table, au milieu des autorités. La préposée aux visas, maintenant, parle librement. Elle vante son pays, prend ses distances vis-à-vis des réfugiés, elle espère que nous reviendrons en temps de paix, en touristes.

« Il est beau mon pays, nous être grand peuple, côte très belle, vous venir après guerre, nous grand peuple, grande nation.

– Mais pourquoi faites-vous tant de difficultés à la frontière? et précisément aux volontaires? à ceux qui apportent des vivres... je demande.

– Mais parce qu'être guerre, venez quand ce n'est pas guerre, alors nous accueillons bien, frontières rapides! »

Les autorités des volontaires se moquent de nous.

« Mais vous n'y arriverez jamais, là où vous voulez aller! Vous n'êtes pas équipés, il faut au moins des 4X4, vous les avez? C'est une piste dure, raide, longue. Et avec des brigands sur la route, il y a une semaine ils ont enlevé le président du Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés et on l'a retrouvé au bout de

dix jours! Et lui, on le recherchait! Vous n'y arriverez pas, c'est impossible... Je vais vous dire, moi où aller!»

Mon chauffeur fait la grimace. Il n'a peur de rien, lui, d'ailleurs c'est justement pour prendre des risques qu'il est là. C'est ce qui lui plaît. À ses moments perdus il fait du parachutisme. Il a été attiré par les dangers du voyage et il ne veut pas que ça lui file maintenant entre les doigts. Moi, j'hésite. Je pense au jeune médecin et à sa camionnette.

«Vous n'y arriverez pas!» insiste le lieutenant des volontaires. Et il propose une autre destination. «Là-bas aussi il y a des réfugiés, mais la piste est plus courte, elle est moins dure, vous pouvez y arriver, il y a un de nos avant-postes sur lequel vous pouvez vous appuyer...»

Le chauffeur prend de mauvaise humeur la direction de la nouvelle destination. Il regrette la semaine qu'il va perdre aux basques d'une femme (je lui avais dit que j'étais plus âgée que lui, mais peut-être ne l'a-t-il pas cru).

La route est plate, large, pavée. En deux heures nous sommes déjà à la frontière suivante. Et là nous nous arrêtons. Il s'agit d'expliquer dans une langue inconnue que nous avons changé de destination et pour quelle raison. Je ressors les quatre mots que j'ai appris. Les douaniers reluquent les bouteilles d'huile. L'un d'eux, qui parle un peu d'anglais, montre la photo d'une femme avec son enfant dans les bras, un châle autour de la tête: «Celle-ci, dit-il, serait mon ennemie... Mais comment, mon ennemie?» Il nous laisse passer à peine deux heures plus tard.

Le partage des tâches entre le chauffeur et moi est clair. Il conduit, inlassablement, je m'occupe du reste. Je

paie les frais, je discute avec les douaniers, je prends les photos. Quand la troupe des camions qui transportent des soldats passe au milieu des salutations enthousiastes des douaniers, il pose une main sur mon épaule pour que je range mon appareil photo.

Après la nouvelle frontière, la piste commence. La camionnette avance péniblement, le chauffeur, pour prendre sa revanche sur le danger qui lui a échappé, fonce sur la route empoussiérée à peine taillée dans la colline. Nous arrivons enfin au sommet, et là, la beauté nous fait ralentir. En bas, une vallée de lacs ondulés, de clochers pacifiques, de prés, de peupliers. Un paradis à neuf kilomètres du front. Nous descendons de la camionnette et nous marchons, rêvassant dans cette paix. Une famille de paysans prend le frais dans le jardin. Ils nous font signe d'entrer et à peine nous sommes-nous assis avec eux que commence le long rituel du café. Une jeune fille court vers la maison et revient peu après avec le moulin à café, un haut cylindre en bronze qu'elle visse interminablement entre ses genoux. Nous échangeons quelques mots. Ils sont tranquilles, épargnés par la guerre, indifférents. Les réfugiés sont d'une autre religion, alors quelle importance? Ils sont différents. Ils sourient. Ils échangent entre eux à voix basse quelques injures. Ils déposent sur la table du saucisson, du fromage, du pain, du café. Nous n'avons pas encore mangé, nous nous attardons un moment avec eux. La frontière est proche, à présent nous y sommes. La camionnette est pleine de vivres, mais scellée. Tout en étant à l'intérieur, nous pourrions mourir de faim. Le soleil est sur le point de se coucher quand nous reprenons la route.

Encore des arrêts, des frontières, des explications, des attentes, des regards obliques, des soupçons, des postes de contrôle, ces neuf kilomètres on les aura dégustés. La nuit tombe. Une dernière frontière et nous pénétrons dans le pays en guerre. Dans la minuscule baraque il n'y a ni lumière électrique ni machine à écrire et l'unique employé s'efforce de faire vite, de boucler la longue procédure avant qu'il fasse noir et que cela devienne impossible. Il sait que nous avons encore beaucoup de route à faire et qu'à neuf heures c'est le couvre-feu. S'ils nous trouvent en route au-delà de cette heure, nous passerons la nuit au poste.

Mais lui, il ne perd pas de temps, parce que les vivres sont destinés aux siens. Il n'essaie pas de les détourner, au contraire, il remercie, il fait vite, il s'affaire sous la bougie. Il nous rend les documents (comme aux autres douanes, il descelle la camionnette, relaque la marchandise, soupire, remet les scellés). Nous reprenons la route dans le noir. Au premier poste de contrôle, je demande où nous pouvons passer la nuit. Hôtel ?

« Hôtel!... » ils rient. Ils doivent rire encore.

Nous devons changer de piste parce que sur la précédente, à quatorze kilomètres, ils sont en train de se battre furieusement (nous, nous ne le savons pas, nous n'avons pas la télévision). Cette piste est pourrie, obscure, tortueuse. Il est dix heures passées quand nous débouchons sur la route goudronnée, à proximité d'une petite ville et du seul hôtel.

La police nous arrête, puis nous relâche. Elle nous explique le chemin, mais il est tard, je suis fatiguée, je ne comprends rien.

L'hôtel a été réquisitionné par les soldats, puis abandonné agonisant et vide. Le patron nous accompagne à la recherche d'un endroit encore ouvert où on nous donnerait à manger. Puis il nous laisse devant deux brochettes de viande hachée.

Le lendemain nous voyons la ville depuis les fenêtres. Elle est faite de trous. Il n'y a pas un mur qui ne soit éventré. Mais la guerre s'est éloignée de quelques pas et les bars ont rouvert. La première chose qui rouvre dès que la guerre a tourné le dos.

Au premier poste de contrôle nous entendons tirer.

« On tire... je dis.

– Aux oiseaux », dit le petit soldat.

Nous poursuivons notre route au milieu des tirs cachés et des trous brûlants. Les maisons ébréchées, les toits arrachés, ont une sorte de quiétude convaincante. Comme si cette architecture de géomètre dont le pays a été saupoudré au cours des dernières années montrait en fin de compte une dignité architectonique. Comme si elles avaient été bâties précisément pour cet état et qu'elles en révélaient à présent le dessin, le modèle. Certaines statues grecques semblent être nées sans bras, sans tête. Ces maisons semblent être nées sans toit, sans fenêtres, purs squelettes de maisons, c'est habiter sans remède, fier, dans la piété.

Depuis que nous sommes entrés dans la ville en guerre, l'atmosphère a changé. L'atmosphère humaine, je veux dire. Plus de méfiance, de sarcasme, de ruse, de piège, mais une sorte de bonhomie, de patience commune, de douceur triste ; la douceur des victimes, mais aussi de ceux qui savent que la cargaison leur est destinée, qu'elle ne leur glissera pas entre les doigts.

Désormais, tous ceux que nous rencontrons sont prêts à nous aider. S'ils ont à manger, ils nous en donneront, s'ils ont de quoi dormir, ils nous accueilleront.

Tout cela, et les tirs, et la nuit passée sur la piste dans l'obscurité, et les décombres ont transformé le chauffeur. Il ne se sent plus tourné en ridicule. Il commence à se sentir vraiment à son aise.

« Ils ont tapé fort... » dit-il de temps à autre. Et on comprend qu'il est satisfait.

Le paysage s'est transformé à peine la frontière franchie. Le paradis, l'espace autour du lac, une fois refermé, s'ouvre l'usine à ruines. Les maisons vides, coques d'où les réfugiés s'extirpent, comme des alvéoles à miel abandonnées. Nous entrons dans un cœur véreux, nous pénétrons un fruit pourri par une galerie que le ver a creusée. Et le tam-tam des tirs.

À midi, nous atteignons la dernière ville avant le bourg qu'on nous a assigné comme destination. C'est une ville nouvelle, très moche, peu visitée par le canon. Nous mangeons dans un autre hôtel vide, en attendant que s'ouvre la dernière douane, celle où vont être enlevés les scellés et où nous pourrions décharger.

Depuis l'hôtel j'appelle les numéros que m'a donnés le petit lieutenant laïc des volontaires. C'est le chef de mission d'une organisation internationale laïque et pacifiste, une milice de l'urgence; mais j'ai fait établir les documents par une organisation religieuse à laquelle je dois, du moins formellement, livrer le chargement. Je téléphone au délégué qui m'accueille avec enthousiasme: « Apporte le chargement ici, dit-il, on va s'en occuper. Remets-le-nous! Laisse tomber les prêtres! »